

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Les] moeurs du temps [Document électronique] : comédie en 1 acte et en
prose / par B.-J. Saurin

SCENE 1

p2

*la scene est dans la maison de campagne de
Géronte, à quelque distance de Paris.*

p3

Cidalise, Dorante.

Dorante.

Mais, madame, concevez-vous quelque chose à ce
changement ? Géronte m' amene à sa maison de
campagne : il me laisse espérer qu' il me donnera
Julie ; et lorsque je lui fais parler, sa réponse
est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre
pour mon amour !

Cidalise.

M le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n' est
pas naturel !

Dorante.

Je serois obligé de renoncer à Julie ! ... on donne
ici ce soir un grand bal masqué : il faut qu' à la
faveur de ce bal je l' entretienne, et que je sache...
je suis au désespoir ! ... ah ! Ma chere Cidalise !

Cidalise.

Plus j' y rêve et plus je m' y perds... mais aussi,
Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n' avez
pas eu la sorte d' adresse que je vous avois tant
recommandée. Je l' ai bien vu !

p4

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Dorante.

Que dites-vous, madame ? Ah ! Mon coeur a tout fait pour plaire à Julie.

Cidalise.

Il est bien question de cela ! Croyez-vous que pour épouser cet enfant-là ce soit à elle qu' il importe de plaire ?

Dorante.

Eh ! à qui donc, je vous prie ?

Cidalise.

à qui, monsieur ? à son pere ; et, bien plus encore, à la comtesse, sa tante, qui gouverne tout ici, et mene par le nez son bon-homme de frere.

Dorante.

Eh ! Madame, il n' est point de politesses que je ne leur aie faites, point d' attentions...

Cidalise, *l' interrompant* .

politesses... attentions ! cela suffit-il pour plaire aux gens ? Ne savez-vous pas qu' il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers ? Je vous avois pourtant bien mis au fait. Je vous avois dit que le pere de Julie, riche financier, faute d' esprit, se piquoit de bon sens, qu' il se miroit, sans cesse, dans son opulence, et croyoit qu' un millionnaire étoit le premier homme du monde ; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle these que le mérite et les talens sont préférables à la richesse, et vous lui soutenez en face cette absurdité ! Est-ce là se conduire ?

p5

Dorante.

Mais, madame, le contraire est si révoltant que...

Cidalise, *l' interrompant* .

Bon ! Révoltant ! ... on le sait bien ; mais est-ce là une raison ?

Dorante.

Je vous avoue que je n' ai point appris à parler autrement que je pense.

Cidalise.

Eh ! Dans quel monde avez-vous donc vécu ? Cela s' apprend tout seul. Autre tort. M Géronte, sans faire cas des talens, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés. C' est son barême, en fait d' esprit, qui lui fournit des jugemens tout faits, et le met en état de parler, à tort et à travers, de tout ce qui paroît.

Dorante.

Quoi ! Ce petit monsieur qui donne ses décisions

pour des oracles ?

Cidalise.

Il est celui de M Géronte, qu' il a pris pour le héros de ses vers. On vous les montre, ces vers, qui de M Géronte ne font pas moins qu' un grand homme, un homme d' état, et vous n' applaudissez pas de toutes vos forces !

Dorante.

J' ai eu l' honnêteté de ne rien dire.

Cidalise.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la comtesse.

p6

Dorante.

En quoi donc ?

Cidalise.

Je vous avois dit que cette digne soeur de Géronte, demeurée veuve d' un homme de qualité, qui l' a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et sur-tout à médire de m son frere, qu' elle traite de petit bourgeois ; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la soeur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n' agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de-là pour renchérir sur les médisances de la comtesse, ou, du moins, il y auroit applaudi. Point du tout, vous osez la contredire ; vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre ! Il n' y a pas jusqu' à son frere, dont vous vous établissez le protecteur ; et ce qu' il y a de rare, c' est qu' après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite et à talents, vous défendez, vis-à-vis de la soeur, les gens de finance !

Dorante.

Mais c' est que j' en connois de très-estimables et que du ridicule de quelques-uns, il n' en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd' hui l' on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots, par nature, se font méchants, par air. S' il faut médire pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur ; je croirois manquer à la probité !

Cidalise.

Oh ! La probité ! Si c' étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d' honnêtes gens de votre sexe, et il n' y en auroit point du nôtre !

p7

On ne peut pas toujours jouer, monsieur. à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent ?

Dorante.

Je sens bien que vous plaisantez, madame ; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis...

Cidalise, *l' interrompant* .

De qui dira-t-on du mal ? De ceux qu' on ne connoît pas ?

Dorante.

Fort bien ; mais...

Cidalise, *l' interrompant* .

Voyez le marquis, votre cousin : peut-on mieux prendre qu' il l' a fait le ton de ces gens-ci ? Il est vrai qu' il est homme de cour. Est-il avec la comtesse ? Le mal qu' il dit du frere assaisonne les louanges qu' il donne à la soeur. Il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin, à la fois ; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d' emprunt. Est-il avec M Géronte ? " voilà une bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l' épaule ! ... vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle ; vous avez fait votre chemin ! Qu' est-ce que tout l' esprit du monde au prix de ce bon sens-là ? Ma foi ! Près de vous et de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des sots ! Les gens comme vous, ajoute-t-il, sont bien nécessaires à un état ! Ils en font le soutien et la ressource. " joignez à cela le talent qu' il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province ; car c' est ainsi qu' il vous nomme !

p8

Dorante.

Eh ! Quel peut être son objet ? Le marquis vous aime ; il a le bonheur de vous plaire ? Votre mariage est presque conclu ?

Cidalise.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui ; et je crains bien qu' il n' ait part au changement dont nous cherchons la cause !

Dorante.

Lui, madame ? ... le marquis ? Il a promis de me servir.

Cidalise.

Et s' il ne pensoit qu' à se servir lui-même ; s' il avoit des desseins sur Julie ? Non qu' il en soit amoureux ; mais ce mariage rétablirait ses affaires, et payerait ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu' il peut espérer de ces

gens-ci !

Dorante.

Vous penseriez...

Cidalise, *l' interrompant* .

Je vous ai dit que la comtesse avoit tout pouvoir sur son frere. Si, par hasard, il résiste à ce qu' elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissemens, qui ne prennent fin qu' avec la résistance du bon-homme.

Dorante.

Eh ! Bien, madame ?

Cidalise.

Eh ! Bien, monsieur, je soupçonne que la comtesse pour m' enlever le marquis, lui fait épouser sa niece.

La comtesse n' est pas délicate !

p9

Dorante.

Quoi ! Cette femme qui vous accable d' amitié ? ...

Cidalise, *l' interrompant* .

J' en ai été quelque tems la dupe ; mais je suis à présent, convaincue qu' elle ne m' a fait des avances, et qu' elle ne m' a engagée à venir ici, avec elle, que pour approcher d' elle le marquis. Mettez-vous bien dans la tête, baron, que les femmes ne s' aiment gueres, et qu' en particulier la comtesse me hait.

Dorante.

Mais ce marquis, madame, est-il possible que vous l' aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractere ? Si vous le croyez capable d' un si lâche procédé... mais vous ne le croyez pas ?

Cidalise.

Ah ! Dorante, que n' en puis-je douter ? Vous avoueraï-je ma foiblesse ? Je regrette l' aveuglement où j' étois au commencement de ma passion pour lui. Persuadée qu' il m' aime, séduite par l' élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissent que des graces. Je suis presque sûre que si je l' épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît ; toutes ces idées s' effacent : mes réflexions s' évanouissent ; je ne sens plus que mon amour pour lui... je suis désespérée !

Dorante.

Ah ! Madame, vous surmonterez votre passion : je vous le prédis ; et le marquis...

p10

Cidalise, *l' interrompant* .

Si je puis être bien sûre une fois qu' il me trompe ! ... le bal qu' on donne ici ce soir m' a fait venir une idée qui pourra' éclaircir. Le marquis et la comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas, du moins, assuré du coeur de Julie ?

Dorante.

Je ne sais : ma sotte timidité...

Cidalise, *l' interrompant* .

Votre timidité, Dorante ? ... tenez, monsieur, vous avez tout ce qu' il faut pour plaire ; et, avec cela, le moindre fat est fait pour vous éclipser ! Votre timidité ? Eh ! Mais vous n' avez aucun des vices à la mode ? ... une chose me rassure : Julie sort du couvent ; c' est la nature encore dans toute sa simplicité... *voyant arriver Julie.* mais je la vois qui vient vers nous. Elle a un livre à la main, et rêve profondément... tenez-vous un peu à l' écart.

Dorante s' éloigne un peu.

p11

SCENE 2

Julie, Cidalise, Dorante, à l' écart .

Julie arrive, en rêvant, tenant un livre, qu' elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.

Julie, *avec étonnement* .

Ah ! ... quoi ! Madame ; c' est vous !

Cidalise.

Oui, ma chere enfant, c' est moi.

Julie.

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, madame !

Cidalise.

Je le crois bien ! Vous rêviez si profondément ; et je gagerois bien que ce n' étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver !

Julie.

Mon livre ? ... je ne l' ai pas ouvert... j' étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d' y lire.

Cidalise.

Eh ! Bien, ma chere Julie, sans savoir quel livre c' est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l' aviez ouvert.

Julie.

Eh ! De quoi donc, madame ?

Cidalise.
Oh ! De quoi ? ... de la seule chose qui occupe les

p12

filles de votre âge. L' on ne voit, l' on n' entend qu' elle. On ne lit qu' elle : on l' a dans le coeur, dans les yeux, dans la bouche ; ou, si l' on n' ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

Julie.

Je ne vous entends pas, madame.

Cidalise.

De bonne foi, vous ne m' entendez pas ?

Julie.

Eh ! Mais... tenez, madame... c' est que... c' est que... vous m' embarrassez... vous avez un certain regard malin !

Cidalise.

Et vous un certain regard tendre ! ... et je lis dans ce regard.

Julie, *vivement* .

Mais qu' y lisez-vous donc, madame ?

Cidalise.

J' y lis, mademoiselle, j' y lis le nom de l' objet qui vous fait rêver.

Julie.

Je rêve au marquis, madame.

Cidalise, *vivement* .

Au marquis ? ... vous plairoit-il, mademoiselle ?

Julie.

Oh ! Non... il se plaît tant à lui-même ; mais ma tante m' a beaucoup parlé de lui. " c' est, m' a-t-elle dit, un homme qui n' épousera point sa femme pour l' aimer, et qui lui laissera toute la liberté qui convient... " je ne sais ce que ma tante veut dire.

Qu' est-ce

p13

qu' épouser pour ne point aimer ? Je n' entends point cela. Ma tante et moi nous nous servons de la même langue, et la plupart du tems je ne l' entends pas. D' où vient cela, madame ? J' ai compris cependant qu' elle avoit dessein de me faire épouser ce m le marquis ; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

Cidalise, *à part* .

Mes soupçons étoient fondés... *à Julie*. eh !

Quel est votre dessein ?

Julie.

Mais, vous-même, madame, vous êtes mon amie ; que me conseillez-vous ?

Cidalise.

Mais, mademoiselle, c' est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode ?

Julie.

La mode ? ... je sais bien qu' il y en a une pour se coiffer, pour s' habiller ; mais est-ce qu' il y en a une pour s' aimer ? Est-ce que le coeur suit la mode ?

Cidalise.

Non, le coeur ne suit pas la mode ; mais la mode est de se passer du coeur.

Julie.

Oh ! Bien, cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j' ai un coeur, moi !

Cidalise.

Oui, fort bien ! ... mais c' est toujours un autre coeur qui nous fait sentir le nôtre... hein ? ... cet autre coeur ne seroit-il pas celui de Dorante ? ... allons, parlez-moi franchement, l' aimez-vous ?

p14

Julie.

Je ne sais, madame ; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... j' ai du plaisir à le voir... et si je n' ose le regarder... est-on comme cela quand on aime ? Oh ! Madame, pour celui-là, s' il m' épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le marquis pour ne pas m' aimer !

SCENE 3

Dorante, Cidalise, Julie.

Dorante, *à Julie, en se jettant à ses pieds* .

Non, belle Julie ; ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds !

Julie, *à part* .

Ah ! Ciel ! ... *à Dorante*. quoi ! Vous nous écoutiez, Dorante ? ... *à Cidalise*. quoi !

Madame, c' est vous ? ...

Cidalise, *l' interrompant ironiquement et gaîment* .

Je vous ai joué là un tour bien sanglant ! ... *à*

Dorante. faites ma paix avec mademoiselle,

Dorante.

elle sort, et Dorante se releve.

p15

SCENE 4

Dorante, Julie.

Dorante.

Pardonnez, mademoiselle, si j' ai voulu connoître vos sentimens. Le véritable amour est toujours rempli de crainte. Le mien n' a jamais osé s' expliquer qu' il n' ait été certain de ne vous pas déplaire... ah !

Belle Julie, vous me voyez transporté d' amour et de reconnoissance !

Julie.

De la reconnoissance ? Vous ne m' en devez point, Dorante. Si je vous aime, je n' y ai point eu de part ; cela s' est fait tout seul.

Dorante, *se jettant de nouveau à ses pieds* .

Ah ! Cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

p16

SCENE 5

Le marquis, Dorante, Julie.

Le Marquis, *à Dorante* .

Courage ! Mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal ?

Julie, *à part, faisant un cri, et se retirant* .

Ah ! ...

SCENE 6

Dorante, le marquis.

Dorante.

Vous voyez, marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J' ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie ; mais son pere m' a parlé ce matin d' une façon tout-à-fait propre à m' alarmer.

D' où naît ce changement ? La comtesse n' a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere ;

vous avez tout crédit sur elle, et vous m' avez promis de me servir. D' où peut naître, encore un coup, ce changement, qui me désespere ?

Le Marquis.

Oh ! Oh ! Baron, tu prends un ton bien sérieux ! Il

p17

faut que tu sois furieusement épris de la petite personne !

Dorante.

Mille fois plus que je ne puis vous l' exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c' est vouloir m' arracher la vie.

Le Marquis.

" trésor inestimable ! T' arracher la vie ! " voilà de grands mots ! Et ce ton pathétique que tu y joins... sais-tu qu' avec le titre suranné de baron tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu' il n' y a pas jusqu' aux especes qui te trouveront très-ridicule ? Je te le dis, en ami, mon pauvre baron, très-ridicule !

Dorante.

Eh ! Par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc, l' amour...

Le Marquis, *l' interrompant* .

" l' amour ! L' amour ! " ce mot ne signifie plus rien.

Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l' on n' aime que soi.

Dorante.

Apprenez, vous-même, monsieur, qu' on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Moliere, s' il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

p18

Le Marquis.

Eh ! Mais, ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pieces ?

Dorante.

Oh ! Non ; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée. Le rire est devenu bourgeois. On raille, on persifle ; mais on ne rit point.

Le Marquis.

Mais, parbleu ! Mon petit cousin, j' aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre ! Je t' avertis pourtant, en bon parent, que ce n' est pas là le moyen de réussir,

sur-tout auprès de la comtesse. Voilà ce qui s' appelle
une femme de la meilleure compagnie, par exemple ;
c' est qu' elle est délicieuse !

Dorante.

Oh ! Oui, c' est une femme qui se pique de tous les
bons airs, et qui médit éternellement de tout le
monde.

Le Marquis.

C' est ce que je te dis : une femme charmante !

Dorante.

à la bonne heure, marquis ; mais je serois bien fâché
que Julie le fût ainsi, et qu' elle eût, sur-tout,
comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller.

Hier un grand cavagnol ; aujourd' hui un bal masqué.

Le Marquis.

Eh ! Que t' importe, mon triste baron ?

p19

Dorante.

Comment ! Que m' importe ?

Le Marquis.

Eh ! Mais, oui ? On ne s' en gêne point. La femme
aime à veiller ? Eh ! Bien, le mari va se coucher.

Il se trouve toujours quelqu' un de poli, qui
empêche la femme d' être seule et de s' ennuyer.

Dorante.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, marquis ;
vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent.

Pour moi, qui renonce à l' un et à l' autre, j' espere
que si ma femme avoit ce travers, je saurois lui
faire entendre raison.

Le Marquis.

Faire entendre raison à sa femme ! ... eh ! Bien,
voilà encore de ces idées auxquelles on ne s' attend
point !

Dorante.

Laissons ce persiflage, et revenons à quelque chose
de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés ;
car avec vous autres gens légers et brillans, qui
vous en piquez, du moins, on ne peut rien suivre.

Répondez-moi nettement. Voulez-vous me servir ?

Dois-je compter sur vous ?

Le Marquis.

Eh ! Mais... assurément... sans doute.

Dorante.

Vous dites cela d' un air...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Veux-tu que je me donne au diable ?

p20

Dorante.

Non... mais on prétend que j' ai un rival... si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu' on ne m' ôtera pas impunément ce que j' aime ; et qu' avant de posséder Julie... vous m' entendez, m le marquis... sans adieu.
il sort.

SCENE 7

Le Marquis, *seul* .

à la bonne heure, baron ! ... mais je commencerai toujours par épouser, moi... ils sont excellens, ces messieurs de province ! Parbleu ! Mon petit cousin, si tu as de l' amour, moi, j' ai des dettes...
appercevant M Dumont. si je l' avois oublié, voilà un homme qui m' en feroit souvenir. Mons Dumont, mon intendant : un fripon qui me vend, au poids de l' or, mon propre argent, et qui n' en a pas moins la rage de m' assassiner de mes propres affaires ! J' aimerois presqu' autant avoir un honnête homme !

p21

SCENE 8

M Dumont, le marquis.

Le Marquis.

Eh ! Bien, monsieur aurai-je de l' argent ?

M Dumont.

Oui, m le marquis, vous en aurez ; mais...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Ah ! Vous êtes un homme charmant, adorable !

M Dumont, *tirant de sa poche un papier, et le lui présentant* .

Il faut auparavant signer ce papier. C' est une délégation sur...

Le Marquis, *l' interrompant, en prenant le papier, et en allant sur un bureau le signer, sans le lire* .

Fort bien, fort bien !

M Dumont.

Mais je ne puis, en honnête homme, m' empêcher de dire à m le marquis qu' il se ruine, et que, s' il ne met ordre à ses affaires...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Ah ! M l' honnête-homme, volez-moi, pillez-moi : cela est dans l' ordre ; mais ne m' ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi ; et je crois, cependant, que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n' est pas vous, Mons Dumont ?

p22

M Dumont.

M le marquis plaisante ; mais on a une conscience, et...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Une conscience ? Là, regardez-moi, sans rire, si vous le pouvez, Mons Dumont. La conscience d' un intendant !

M Dumont.

Eh ! Mais... chacun a la sienne.

Le Marquis.

Oh ! çà, m l' intendant, mettez la main sur la vôtre... puisque vous en avez une, et convenez, franchement, que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires ? ... mais, parbleu !

Laissez-moi, du moins, la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser !

M Dumont.

Ma foi ! Monsieur, il n' est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers !

Le Marquis.

Ne m' avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires ?

M Dumont.

Il est vrai.

Le Marquis.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là ?

M Dumont.

S' ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroient des plaintes perdues ; mais ils refusent, tout net, de rien fournir davantage.

p23

Le Marquis.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie ! ... il me semble que c' est assez bien s' exécuter ?

M Dumont.

J' avoue que votre mariage avec Cidalise...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Et si j' épousois la fille de ce logis, la petite

Julie. Hein ?
M Dumont.
Quoi ! M le marquis ? ...
Le Marquis, *l' interrompant* .
Motus ! La chose n' est pas encore sûre ; et, jusqu' à
ce qu' elle soit faite, le secret est nécessaire...
je veux, à tout événement, ménager Cidalise ! ...
il tire sa montre. il est près de cinq heures :
il doit être jour chez la comtesse... bon jour,
M Dumont. Dites à mes créanciers que s' ils me
fâchent, je resterai garçon.
M Dumont sort.

p24

SCENE 9

la comtesse, *en peignoir, suivie de trois laquais ;*
le marquis.
La Comtesse, *au marquis* .
Ah ! Vous voilà, marquis ! ... *à deux de ses laquais*.
tenez, vous autres, apportez ici ma toilette...
au troisieme laquais. et vous, Comtois, faites
descendre mes femmes. Il fait dans ma chambre une
fumée odieuse ; et je vais me coiffer ici pour le
bal.
les trois laquais sortent.

SCENE 10

la comtesse, le marquis.
La Comtesse.
Enfin, cet éternel baron, en sommes-nous défaits ?
Le Marquis.
Ma foi ! Madame, je n' en sais trop rien ! Ces petits
provinciaux ont un amour bien tenace ! Il m' a tenu
tantôt des propos, que l' on n' entend plus, auxquels
on n' est plus fait.

SCENE 11

p25

Deux laquais, *apportant la toilette de la*

*comtesse ; la comtesse, le marquis.
les deux laquais placent la toilette, et puis se retirent.*

SCENE 12

la comtesse, le marquis.

La Comtesse.

Franchement, marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-cousin ! Ma niece eût été très-malheureuse avec lui ! C' est un homme qui aimera sa femme, à la désespérer !

Le Marquis.

Ce n' est pas là le pis encore : c' est qu' il aura le vertige d' en vouloir être adoré !

La Comtesse.

Ma niece ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l' adorât ? C' est un enfant ; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, marquis... n' allez pas l' aimer, au moins ?

Le Marquis.

Quelle folie !

p26

La Comtesse.

Oh ! Je sais bien à qui je la donne ! Le bon-homme de pere fait des difficultés ; mais on saura le réduire... avouez, marquis que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise ? J' en suis comblée ! ... à propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part, dans un moment, pour Paris... mais dites-donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode ? Qu' y trouviez-vous donc, tous, de si ravissant ?

Le Marquis.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes !

La Comtesse.

Elle croit avoir des graces : ce ne sont que des mines ; je vous en avertis !

Le Marquis.

Il est vrai.

La Comtesse.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l' on y croyoit encore ; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n' est point la dupe !

Ah ! Pour cet article, comtesse...

La Comtesse, *l' interrompant* .

Mais vous la défendez cruellement, monsieur !

p27

SCENE 13

Cidalise, la comtesse, le marquis.

La Comtesse, *à Cidalise* .

Bon jour, reine ! Tenez, nous parlions de vous, le marquis et moi, et nous en disions bien du mal !

Le Marquis, *à Cidalise* .

Oui, beaucoup !

Cidalise, *d' un ton à demi sérieux* .

écoutez, je vous en crois, tous deux, fort capables !

Le Marquis, *se récriant* .

Ah !

La Comtesse, *à Cidalise* .

Quelle folie !

Cidalise.

Oh ! Oui, très-capables !

p28

SCENE 14

Finette, une autre femme de la comtesse, *et qui lui apporte un domino* ; la comtesse, Cidalise, le marquis.

Cidalise, *à la comtesse, en jettant les yeux sur le domino, qu' on étale sur une chaise, près de la toilette* .

Vous avez là un joli domino !

La Comtesse.

Trouvez-vous ?

Cidalise.

Charmant ! ... oh ! çà, je vous demande pardon, madame ; mais je ne puis m' arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l' instant.

La Comtesse.

Quoi ! Sans s' asseoir ? ... nous quitter si vite... mais j' en suis furieuse !

Cidalise.

Vous aurez la bonté de m' excuser, mais...

La Comtesse, *l' interrompant* .

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu' il

devienne ?

Cidalise.

Je le laisse avec vous, madame ; il n' est pas à plaindre !

p29

La Comtesse.

Oh ! De la jalousie ! ... moi qui suis votre amie ?

Cidalise.

Je reconnois votre amitié, madame !

La Comtesse.

Vous devez y compter, au moins, vous le devez !

Cidalise.

J' y compte aussi, comme je le dois, madame...

laissez-moi aller, de grace !

La Comtesse.

Vous l' ordonnez ?

Cidalise.

Je vous en prie... *à part.* les voilà bien dans l' erreur. Allons vite nous habiller pour le bal.

elle sort.

SCENE 15

la comtesse, le marquis, Finette, une autre femme de la comtesse.

La Comtesse, *au marquis* .

Voilà une petite personne bien complètement ridicule ! ... vous êtes tout honteux de ce bel attachement, marquis ?

Le Marquis.

Moi, point ! ... elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

p30

La Comtesse, *l' interrompant* .

Cela vous excuse ; j' en conviens... *voyant entrer*

Géronte. mais, voici le pere de Julie.

Laissez-moi avec lui ; je vais le mettre à la raison.

Vous rentrerez dans quelques instans.

le marquis sort, et salue Géronte, qui entre.

SCENE 16

Géronte, la comtesse, Finette, une autre femme de

la comtesse.

La Comtesse, à *Géronte*, en se mettant à sa toilette .

Eh ! Bien, monsieur, tout est-il prêt pour le bal ?

Géronte.

J' ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j' ose m' en vanter. Je ne vous parle point de la dépense ; mais, en vérité, ma soeur, je voudrais bien que, pour l' intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigans ! Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour ? Est-ce que le plaisir d' un beau soleil...

La Comtesse, l' *interrompant* .

Eh ! Fi, monsieur, c' est un plaisir ignoble ! Le soleil n' est fait que pour le peuple.

Géronte.

Ma soeur, j' ai lu, quelque part, qu' il n' y a de vrais

p31

plaisirs que ceux du peuple, qu' ils sont l' ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l' ennui.

La Comtesse.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins ! Vous lisez donc quelquefois, monsieur ? Vraiment, j' en suis ravie ! Je croyais votre bibliothèque un meuble de parade... oh ! Vous feriez mieux de consulter les gens de goût. Le marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat ; qu' il faut à la beauté un jour plus doux, qu' une jolie femme l' est sur-tout aux lumières : et qu' elle doit, comme les étoiles, disparaître au lever du soleil.

Géronte.

Mais je connois des femmes qui...

La Comtesse, l' *interrompant* .

Oui, des espèces. La petite Bélise, par exemple ; chez qui nous soupâmes dernièrement. Je fus obligée d' en sortir à minuit, et d' aller, avec le marquis, chercher quelque endroit où passer la soirée.

Géronte.

Oh ! Il a, comme vous, la fureur de veiller, le marquis... je vous avoue, ma soeur, que plus j' y pense et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

La Comtesse, *ironiquement* .

Dorante ?

Géronte.

Je sais, comme vous, qu' il a des façons de penser très-extraordinaires, et qu' il soutient des thèses...

p32

La Comtesse, *l' interrompant, plus ironiquement, encore* .

Dorante, monsieur ?

Géronte.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

La Comtesse, *en haussant les épaules* .

Dorante !

Géronte.

J' avoue...

La Comtesse, *l' interrompant, d' un ton imposant* .

Allez, allez, monsieur, vous n' y pensez pas.

Géronte.

Votre marquis n' a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

La Comtesse.

Il a un beau nom et un régiment ; bien venu partout.

Appelez-vous cela rien ?

Géronte.

à peu près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent, en somme, que de la fatuité et des dettes.

La Comtesse.

Encore, monsieur, le mérite de la naissance...

Géronte, *l' interrompant* .

L' argent, morbleu ! L' argent ; voilà ce que j' appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte.

Dites-moi ce qu' un homme a, je vous dirai ce qu' il vaut. Il n' y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu' est-ce que cela produit par an ?

p33

Ah ! Fi, l' horreur !

Géronte.

Mon dieu, ma soeur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens ! Je m' attache au solide, moi.

La Comtesse.

On voit, cependant, qu' au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous et à vos semblables.

Géronte.

Parce que nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

La Comtesse, *d' un air imposant* .

Laissons cela, monsieur, et revenons au marquis.

C' est un homme qui vous convient pour gendre.

Géronte.

Mais...

La Comtesse, *l' interrompant, en bâillant* .

Oh ! ça, monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs ?

Vous êtes d' une contradiction...

Géronte, *l' interrompant, à son tour* .

Non, non, ma soeur, non.

La Comtesse.

Ah ! Vous savez que j' ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté...

Géronte, *l' interrompant* .

Pardon, ma soeur ! Voilà qui est fait ; le marquis sera mon gendre... il faudroit pourtant savoir si ma fille...

p34

La Comtesse, *l' interrompant* .

Votre fille, monsieur, est d' un âge où l' on ne connoît ni soi, ni les autres.

Géronte.

On pourroit...

La Comtesse, *l' interrompant* .

Le marquis est en passe de tout. Il y a même un duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour.

Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret ?

Géronte.

Le grand avantage d' avoir un tabouret ailleurs quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi !

La Comtesse.

Ailleurs ! ... en vérité, monsieur, vous vous servez de termes...

Géronte, *l' interrompant* .

Bon ! N' allez-vous pas me chicaner sur un mot ?

La Comtesse.

Que ce soit donc une chose finie.

SCENE 17

Le marquis, la comtesse, Géronte, Finette, une autre femme de la comtesse.

La Comtesse, *au marquis, en l' apercevant rentrer* .

Ah ! M le marquis, vous venez à propos. Voici le pere de Julie, qui agrée votre recherche, et s' en tient fort honoré !

p35

Géronte, *au marquis* .
Oui, monsieur.
Le Marquis.
C' est moi, monsieur, qui...
La Comtesse, *l' interrompant* .
Oh ! Des compliments ! De l' ennui... à *Géronte*.
allez, monsieur, allez présenter m le marquis à
Julie ; cela vaudra mieux que tous les compliments
du monde.
Géronte sort, et emmene le marquis.

SCENE 18

la comtesse, Finette, une autre femme de la
comtesse.
La Comtesse, *à Finette* .
Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges ! ...
mais, parlons de quelque chose qui soit plus
agréable... ne le trouves-tu pas charmant, Finette ?
Finette.
Qui, madame ?
La Comtesse.
Le marquis... mais c' est un homme unique !
Finette.
Je vois, madame, qu' il a fort le bonheur de vous
plaire !

p36

La Comtesse.
Assurément ! ... *tout en causant, la toilette va son
train*. voilà une boucle qui tombe. Relevez-la...
son air m' enchante, son ton, ses manieres. C' est qu' il
est de ces gens dont une femme se fait honneur !
Finette.
Ma foi ! Madame, je n' entends rien à cet honneur-là.
Il n' est apparemment qu' à l' usage des grandes dames.
Quan au marquis, je n' oserois vous répéter ce qu' on
en dit. Il vous plaît ; et je me tais.
La Comtesse.
Quelle gaucherie ! Comme vous mettez cette plume ! ...
eh ! Qu' en dit-on, je vous prie, mademoiselle ?
Parlez ; je vous l' ordonne.
Finette.
Puisque vous le voulez, madame ; on dit que ce n' est
qu' un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.
La Comtesse.
N' en dit-on que cela ? ... vous m' assommez la tête...
va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette

ont été inventés par l'envie, pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des graces, toute femme est coquette.

Finette.

Quoi ! Madame ? ...

p37

La Comtesse, *l'interrompant, en minaudant devant son miroir* .

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'adorateurs, dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard ? Une coquette est la reine du monde ! D'un coup d'oeil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

Finette.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, et sans le coeur, madame..

La Comtesse, *l'interrompant* .

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette ?

Finette.

Mais vous aimez le marquis ?

La Comtesse.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise !

Finette.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie ? Mais si elle vengeoit Cidalise ; si Julie alloit plaire au marquis ?

La Comtesse, *en se donnant des graces* .

Julie ? Un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un ?

Finette.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante ?

p38

La Comtesse, *en haussant les épaules* .

Charmante ? ... donnez-moi d'autre rouge : celui-là est pâle comme la mort.

Finette.

Elle a les plus beaux yeux du monde !

La Comtesse, *en mettant du rouge* .

De grands yeux qui ne disent mot.
Finette.
La bouche ?
La Comtesse.
Trop petite.
Finette.
Le teint ?
La Comtesse.
D' une blancheur fade.
Finette.
Tous les traits ?
Sont bien si l' on veut ; mais l' ensemble !
Finette.
Un caractere naïf et vrai !
La Comtesse.
Voilà comme on donne de beaux noms à tout !

p39

SCENE 19

Julie, *en habit de bal* ; la comtesse, Finette,
une autre femme de la comtesse.
La Comtesse, *à Julie* .
Ah ! Vous voilà, Julie ? Vous venez me faire voir
votre habit de bal ? ... fort bien ! ... il vous sied
à merveille ! ... *à part*. quel air gauche ?
Julie.
Oh ! Je vous assure, ma tante, que ce n' est point du
tout là ce qui m' occupe !
La Comtesse, *à part* .
Sa tante ! ... *à Julie*. eh ! Qu' y a-t-il,
mademoiselle, de plus digne de vous occuper ? La
parure met nos charmes en valeur. On n' y peut
employer trop d' art et de soins !
Julie.
Pour qui voudrais-je me parer ? On veut que je
renonce à Dorante. Mon pere me donne au marquis. Il
vient de me le déclarer et de me présenter à ce
marquis, qui m' a parlé d' un ton... d' un air ! ... en
vérité, ma tante, il croit en m' épousant faire
beaucoup de grace à mon pere et à moi !
La Comtesse.
Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu' il vous fait
honneur ! Avec des gens de sa sorte il ne faut pas que
ceux de la vôtre y regardent de si près.

p40

Julie.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens ; et c' est bien en manquer que de dédaigner, par orgueil, des gens à qui on s' allie par avarice.

La Comtesse.

Petites idées, mademoiselle, ignorance des choses du monde. C' est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le marquis en état de figurer suivant son rang. Il vous met, lui, à portée de briller dans une sphere, qui n' étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée ; vous irez à la cour. Voilà l' essentiel.

Julie.

L' essentiel c' est de s' aimer, ma tante.

La Comtesse.

Fi donc, mademoiselle ! Pensez au plaisir que vous allez avoir d' être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu' en y songeant seulement le coeur ne vous bat pas de joie ? ... *à Finette, en se levant de sa toilette.* allons, Finette, venez me passer mon domino.

elle sort, avec Finette et son autre femme.

SCENE 20

Julie, *seule* .

Ma tante a beau dire ! être femme de qualité, vivre à la cour, cela n' est point le bonheur ! ... " est-ce que le coeur ne vous bat pas de joie, " dit-elle ? Comme s' il y avoit là quelque chose pour le coeur ! ...

p41

SCENE 21

Dorante, *en domino, et masqué*, Julie.

Julie, *à part, en voyant entrer un masque qu' elle ne reconnoît pas d' abord* .

Mais, qui est ce masque ? ... *reconnoissant Dorante, qui ôte son masque.* ah ! C' est vous Dorante... *à part.* c' est à présent que le coeur me bat... *à Dorante, qu' elle voit en colere.*

qui cherchez-vous donc, avec cet air furieux ?

Dorante.

Qui je cherche, mademoiselle ? ... on vous donne au marquis, et j' ai un compliment à lui faire ! ... ah !

Julie, je n' espere qu' en vous ! Je meurs si vous m' abandonnez !

Julie.

Calmez-vous, Dorante ; vous me faites trembler !

Dorante.

Ah ! Mademoiselle, ce n' est pas mon intérêt qui m' anime ; c' est le vôtre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir ; mais vous voir indignement sacrifiée ? ... non !

Julie.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu' il n' y a point de parti que je ne prenne plutôt que d' être au marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere.

p42

Il m' aime... *entendant venir quelqu' un.* mais on vient, modérez-vous, de grace ! Et rentrons dans la salle du bal, concerter ensemble nos mesures.
elle sort, avec Dorante.

SCENE 22

Géronte, *seul* .

Ce marquis ne plaît pas à ma fille... je crains bien que ma soeur ne m' ait fait faire une sottise ! ... c' est une chose singuliere que les femmes, et cet ascendant qu' elles prennent sur nous ! N' ont-elles rien de bon à nous répondre ? Elles se mettent à pleurer. On tient bon ; elles sanglottent... si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs ! On a beau avoir raison, et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu' elles ont résolu... après tout, le marquis est un homme de la cour ; ma fille sera présentée : elle peut avoir un jour le tabouret... cela est bien flatteur ! ... oui ; la comtesse le dit, et il faut bien que cela soit ; puisque la plupart de mes confreres marient ainsi leurs filles... *écoutant.*
j' entends les violons... actuellement le bal est en train... ma foi ! C' est un plaisir bien fou... mettons-nous dans un coin, et dormons, de notre mieux, sur ce sofa.
il se jette, dans un coin, sur un sofa.

p43

SCENE 23

Cidalise, *en domino, et tenant son masque à la main* ; Géronte, *sur le sofa* .

Cidalise, *à part* .

Le marquis me suit. Il me croit à Paris. J' ai le même domino que la comtesse. Il me prend pour elle. Sachons s' il me trahit.
elle met son masque.

SCENE 24

le marquis, Cidalise, Géronte, *sur le sofa* .

Le Marquis, *à Cidalise, qu' il prend pour la comtesse* .

Je vous cherchois, comtesse. Je viens de voir Julie, avec un masque qui ressemble fort à Dorante. J' ai peur que la petite personne n' en soit entêtée !

Cidalise, *contrefaisant la voix de la comtesse* .

Que vous importe ?

Le Marquis.

J' avoue que je ne vise pas au coeur de Julie. C' est ici un mariage d' argent. En échange d' une grosse dot, je

p44

lui donne mon nom et ma livrée ; car vous jugez bien qu' il n' y aura que cela de commun entre elle et moi ? Quant au beau-pere, c' est un intendant que je prends, et un intendant d' espece nouvelle.

Géronte, *à part, sur le sofa* .

Un intendant ? ... oui-dà ! écoutons.

il feint de dormir, et écoute.

Le Marquis, *à Cidalise, qu' il prend toujours pour la comtesse* .

D' ordinaire, nos intendans nous ruinent ; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... mais...

Cidalise, *à part* .

Ne me voilà que trop bien éclaircie ! Le traître !

Le Marquis.

Que dites-vous ?

Cidalise.

Eh ! Bien, mais ? ...

Le Marquis.

Le mariage n' est pas fait. Géronte n' a consenti qu' avec peine ; et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

Cidalise.

N' est-ce point que vous sentez, vous-même, quelque

chose qui vous arrête ; et que Cidalise vous tient encore au coeur ?

Le Marquis.

Cidalise ! ... ah ! Vous plaisantez, comtesse ?

Cidalise.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l' estime, et...

p45

Le Marquis, *l' interrompant* .

Oh ! Parbleu ! Comtesse, encore un coup, vous voulez rire ? Une petite minaudière, qui a la prétention du sentiment ; de l' affectation, au lieu de grâces ; du jargon, au lieu d' esprit. Vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt ; et combien vous et moi l' avons chamarrée de ridicules ?

Cidalise, *à part* .

L' abominable homme ! ... contraignons-nous encore.

Le Marquis, *à part, reconnoissant Cidalise* .

C' est la voix de Cidalise, ô ciel ! ... tâchons de nous retourner.

Cidalise.

Mais, cependant, elle s' attendoit à recevoir votre main ; et vous devez, du moins, vous faire quelque reproche de l' avoir trompée ?

Le Marquis.

Je m' en ferois un de l' inquiéter plus long-tems...

belle Cidalise, cessez de feindre ; je vous ai reconnue d' abord.

Cidalise.

Quoi ! M le marquis ? ...

Le Marquis, *l' interrompant* .

Oui, madame. Pour vous punir de votre méfiance, j' ai feint de vous prendre pour la comtesse ; mais quelle différence ! Elle a bien quelque chose de votre

p46

taille et de votre voix, mais cette grâce, toute particulière, mais cette façon noble de se présenter ! ...

en ce moment la comtesse arrive, masquée, et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et elle s' approche doucement d' elle et du marquis.

SCENE 25

la comtesse, Cidalise, le marquis, Géronte,

sur le sofa .

Cidalise, *à part, en apercevant entrer la comtesse .*

Bon ! Voilà la comtesse... le hasard est heureux ! ...
au marquis. on ne peut nier, m le marquis, que la comtesse n' ait des charmes ?

Le Marquis.

Je crois qu' on peut, tout au plus, se souvenir qu' elle en a eu.

La Comtesse, *à part .*

Est-ce de moi qu' il parle ?

Cidalise, *au marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la comtesse est entrée .*

N' ai-je pas entendu quelque bruit ? ...

le marquis regarde au fond du théâtre, et, pendant ce tems-là, Cidalise substitue la comtesse à sa place, puis elle se cache derriere le marquis.

Cidalise, *bas, à la comtesse .*

à vous le dez, comtesse !

p47

Le Marquis, *se retournant, à la comtesse, qu' il prend pour Cidalise .*

Il n' y a personne... que disiez-vous de la comtesse ?

La Comtesse, *contrefaisant la voix de Cidalise .*

Mais je disois qu' elle n' a point encore passé l' âge de la jeunesse.

Le Marquis.

Dites qu' elle s' y croit toujours, parce qu' elle en a tous les travers.

La Comtesse.

On vante son esprit ?

Le Marquis.

On vante donc ce qu' on ne connoît pas ? Pour moi, je n' ai vu à la comtesse que des airs et des prétentions. Joignez-y le ridicule de traiter Gêronte de petit bourgeois, comme si elle n' étoit plus la parente de son frere, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frere prend pour bonnes !

La Comtesse, *se démasquant .*

Je n' y puis plus tenir !

Le Marquis, *à part, et étonné .*

Que vois-je ?

La Comtesse.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes !

Cidalise, *au marquis, en passant de l' autre côté, et le tirant par la manche .*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete de ma part ; mais je m' en tiens au mépris.

p48

Géronte, *se levant de dessus le sofa, et s'avançant, au marquis* .

Et moi, qui étois dans ce coin, d' où j' ai tout entendu, trouvez bon, m le marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d' un autre intendant. Je ne me sens pas digne de l' honneur d' être ruiné par vous !

SCENE 26

Julie, Dorante, la comtesse, Cidalise, le marquis, Géronte.

Julie, *à Géronte, en se jettant à ses pieds, avec Dorante* .

Souffrez, mon pere, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux !

Géronte, *la relevant, ainsi que Dorante* .

Levez-vous, ma fille... *à Dorante*.

embrassez-moi, Dorante. Vous serez demain mon gendre.

Le Marquis, *en se retirant* .

Monsieur... je vous baise les mains !
il sort.

p49

SCENE 27

la comtesse, Cidalise, Géronte, Julie, Dorante.

Dorante, *à Géronte* .

Ah ! Monsieur, quelles graces ! ...

Julie, *à Géronte* .

Ah ! Mon pere, quels remerciemens ! ...

Géronte, *à la comtesse* .

Eh ! Bien, ma soeur, vous voyez que j' avois raison ?

La Comtesse.

Oui, monsieur ; mariez votre fille avec Dorante !

J' abjure, à jamais, le marquis et ses semblables !

Géronte.

C' est bien dit... continuons le bal... je n' aime pas la danse ; mais je suis si content d' être défait de ce vaurien de marquis que jamais fête ne m' aura tant diverti ! ... *à Julie et à Dorante.* et vous, mes

enfants, donnez-vous la main, et aimez-vous bien,
tous deux, en dépit de la mode, et des moeurs du tems !

p50

DIVERTISSEMENT

Feindre et jouer le sentiment,
offrir aux desirs de l' amant l' espoir d' une
prompte défaite : sembler toujours
prête à céder, et ne jamais
rien accorder ; ce sont les
moeurs de la coquette.

p51

De sa jeune et belle moitié
négligeant la tendre amitié,
Damis est son époux sans l' être.
Par air il est pris et quitté :
il quitte et prend par vanité ;
ce sont les moeurs du petit-maître.
Insensible à la vanité
d' avoir un fat de qualité,
dont la flamme à cent se partage :
préférer un époux amant,
qu' on aime, bien naïvement ;
ce sont là les moeurs du jeune âge.
Tel fait le procès aux humains,
les nomme fous, méchants et vains,
qui n' est pas de meilleure étoffe.
Mais les servir, et non les fuir,
les plaindre, et non pas les haïr,
ce sont les moeurs du philosophe.
Aimer et l' honneur et son roi ;
être, en amour, léger, sans foi,
ridiculiser la constance.
Sybarite ensemble et soldat,
du plaisir voler au combat ;
ce sont là les moeurs de la France.
au public.
ce tems, dont nous peignons les moeurs,
n' abonde que trop en censeurs :

p52

aux nouveautés ils font la guerre.
Mais, moins sévères qu' indulgens,
vous encouragez les talens ;
ce sont là les moeurs du parterre.
Ce tems, dont nous peignons les moeurs,

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)